

La vie d'artiste à New York: deux générations, deux couleurs

Tous deux sont nés en France voisine, tous deux sont peintres, tous deux travaillent à New York, tous deux sont amis

De New York,
Rémy Chételat

Jean-Marie Haesslé, l'Alsacien, et Jean-Pierre Sergent, le Franc-Comtois, ont cependant, au-delà de leur style, une différence de taille: le moment de leur installation dans le chaudron artistique new-yorkais, l'un à la fin des années soixante, l'autre vingt-cinq ans plus tard. Tous deux avouent songer régulièrement à quitter cette ville où, si tout est possible, rien n'est facile. Mais la cité les retient. Tableau de deux générations d'artistes.

Jean-Marie Haesslé: un loft à Soho

«J'ai débarqué à New York en 1967. J'avais épousé à Paris une Américaine qui voulait retourner aux Etats-Unis. A l'arrivée, la baffa: je ne parlais pas deux mots d'anglais et je n'avais pas de fric.» Jean-Marie Haesslé a apprivoisé la ville, une rebelle: «Les deux premières années ont été dures. A Paris, j'étais de Saint-Germain. Même si tu ne travaillais pas beaucoup tu étais artiste. A New York, j'ai perdu mon identité, je n'étais plus rien.»

Il est retourné en France en 1969. «J'ai retrouvé les mêmes personnes assises devant le même café. Je suis revenu à New York.» Il n'a plus jamais quitté la métropole. Il vit à Soho depuis 1974, l'âge d'or du quartier.

«A l'époque Soho n'existait pas, ni de nom ni de fait. Les premières galeries d'art se sont ouvertes dans le quartier en 1971-1972. A la fin des années soixante, il y avait une cinquantaine de galeries à New York, il y en a dix fois plus aujourd'hui.» A l'époque, la mode était à la peinture minimaliste. Haesslé n'a pas d'affinité avec ce courant. Et le pop art d'Andy Warhol ou de Roy Lichtenstein? «Ce n'était pas mon truc non plus», répond celui qui

avait déniché, pour assurer son pain quotidien, un boulot de designer de pochette de disque chez CBS Columbia.

Soho, c'est l'abréviation de South of Houston Street. Situé dans la partie sud de Manhattan, le coin s'est développé dans les années septante, lorsque les loyers de Greenwich Village sont devenus insupportables pour les artistes. Les entrepôts et immeubles abritant de petites entreprises ont été transformés en loft, ces appartements d'une seule pièce, souvent spacieux, qui servent à la fois d'atelier et de logement.

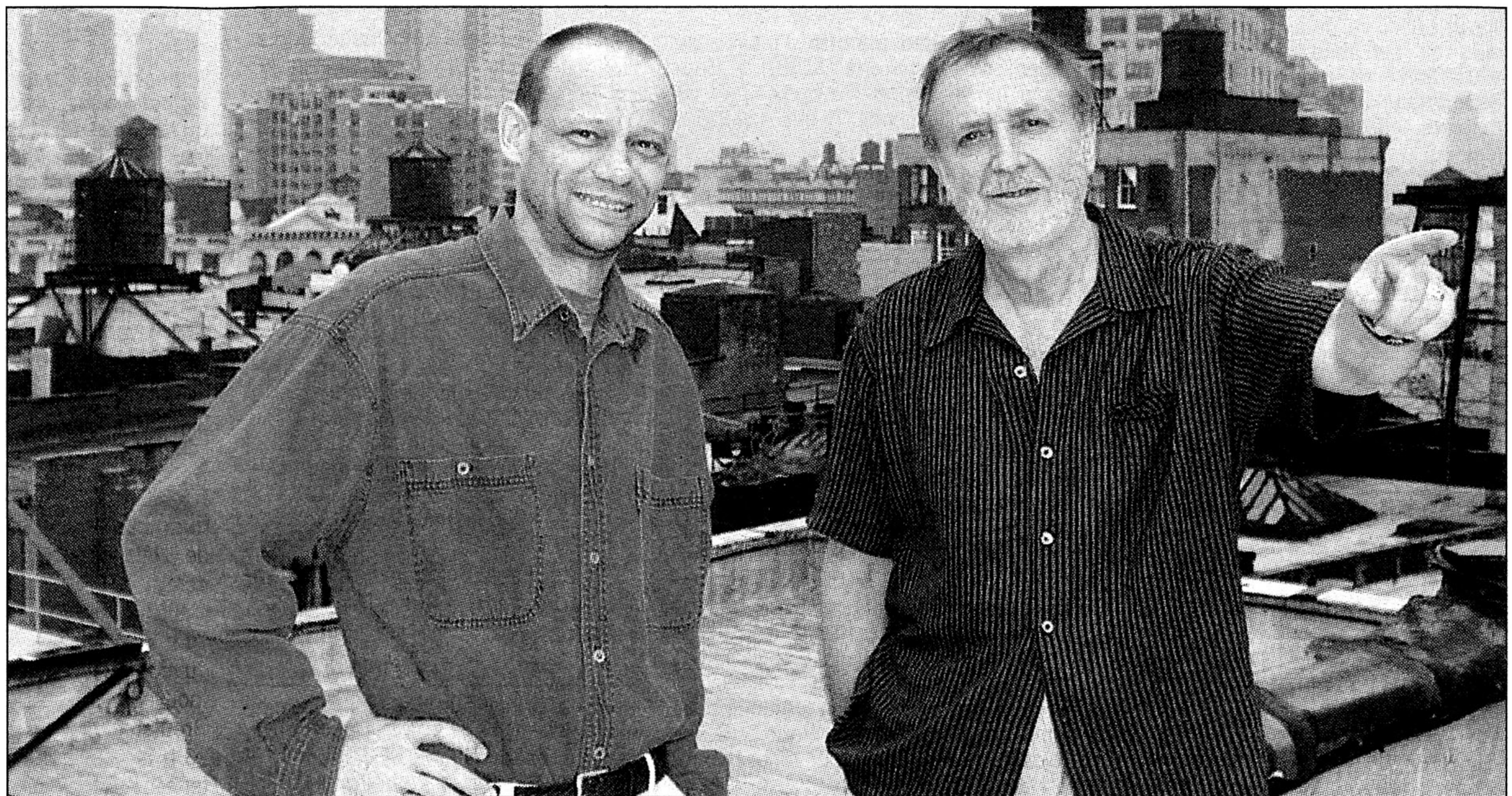
«Un jour un gars me dit: on va acheter deux immeubles à Soho, ça t'intéresse? Je suis allé visiter le bâtiment situé sur Spring Street. Il avait été construit en 1905 pour un commerce d'importation d'épices. Quand on a acquis la maison, il y avait un atelier à chaque étage, où étaient confectionnés des seaux à eau pliables, des habits pour ecclésiastiques et des robes de juges. Au quatrième, mon étage, il y avait une vingtaine de couturières qui bossaient.»

L'endroit était dans un état déplorable. Le loft qui y a été aménagé est aujourd'hui magnifique: 250 m², plafond à quatre mètres du sol, 12 fenêtres pour une luminosité parfaite. Tous les New-Yorkais rêvent de s'installer dans un tel espace qui, actuellement, vaut plus d'un million et demi de dollars, disons trois millions de francs suisses.

Le prix qu'a payé Jean-Marie Haesslé pour son appartement en 1974 est dérisoire. Il renâcle à l'avouer par peur de passer pour un vantard. Diantre, peut-on reprocher à quelqu'un d'être chanceux? Bref, il a payé son espace 7000 dollars, en gros la location que de nombreux yuppies new-yorkais paient chaque mois pour un tel logement. Jean-Marie n'aurait guère les moyens de s'offrir ce luxe: «J'ai eu la chance d'être de la génération d'artiste qui a pu acheter un appartement.»

«Je n'aime pas le vert»

Soho a perdu son charme. Les boutiques de luxe ont succédé aux artistes qui ont émigré dans des endroits moins chers, souvent en dehors de Manhattan. «Dans mon immeuble, il n'y avait que des ar-



Jean-Philippe Sergent et Jean-Marie Haesslé, deux artistes, un Franc-Comtois et un Alsacien, dans la cité.

photos rc

tistes. Maintenant, la moitié des appartements sont occupés par des publicitaires, des architectes, des agents immobiliers. Et les galeries de Soho, ce n'est plus que du commercial. Il n'en reste qu'une demi-douzaine de vraies. Dans les autres défilent des hordes de touristes qui se moquent de l'art en payant 20000 dollars pour une merde.»

Le tableau de deux générations d'artistes retenus par la cité new-yorkaise

Jean-Marie Haesslé n'a-t-il jamais caressé l'idée de vendre son loft et de couler une vie tranquille, ailleurs, vivant de ses rentes? «Souvent. Pour vivre à New York, faut être jeune, plein d'énergie et d'argent. Mais j'aime Soho, même si ce n'est plus vraiment la même chose avec toutes ces conneries de boutiques. Je n'aime pas la campagne, ça me tue. Il y a trop de vert, faut être une vache pour supporter ça! Si je quitte Manhattan, je quitte les USA. Je rentrerais en France. Mais c'est pas certain: ils m'emmerdent les Français avec leur politique.»

Sergent: de l'autre côté de l'East River

Jean-Pierre Sergent, lui, n'habite pas Manhattan, mais du toit de sa maison, il a une vue magnifique sur l'Empire State Building. Il fait partie de cette génération d'artistes qui ont traversé la rivière pour travailler, faute de liquide pour s'offrir un loft dans les quartiers branchés de la Grande Pomme. Il s'est installé dans Queens, arrondissement de New York entre le Bronx et Brooklyn, à un quart d'heure de métro du centre de Manhattan.

Son expérience américaine a débuté au Canada, voilà dix ans. «Je suis resté une année et demie à Montréal: très provincial, au niveau des arts plastiques, il n'y a rien qui se passe. Un trou», assure-t-il. Au printemps 1993 il met le cap au sud. «Quand tu es artiste, il faut passer une fois dans sa vie par New York. Au début, c'était plus facile. La vie était moins chère et il me restait l'argent de la vente des 17 chevaux que j'élevais en France avant mon départ. On trouvait encore des espaces à des prix abordables à l'époque. J'ai vécu à Brooklyn, six mois à Manhattan et je suis depuis cinq ans ici, à Long Is-

land City. Les temps sont durs. Financièrement, c'est vraiment difficile.»

Savoir persévérer

Comme s'il venait de mettre trop de noir dans son tableau, Jean-Pierre Sergent corrige: «Bon, il y a des hauts et des bas. Depuis deux ans, je vis de mon travail, c'est bien. Avant, je devais trouver des jobs annexes pour joindre les fins de mois. J'ai fait de la sérigraphie pour décorer les vitrines des boutiques Prada, des maquettes de bateaux, des déménagements d'œuvres d'art.» Il observe une pause, se rembrunit: «Mais comme mon propriétaire vient d'augmenter mon loyer de 600 dollars par mois, j'envisage d'aller travailler dans une galerie d'art de temps en temps...»

Pas toujours facile pour un artiste de sortir 1800 dollars (3200 francs) chaque fin de mois. Jean-Pierre Sergent a donc sous-loué une partie de son espace à deux artistes.

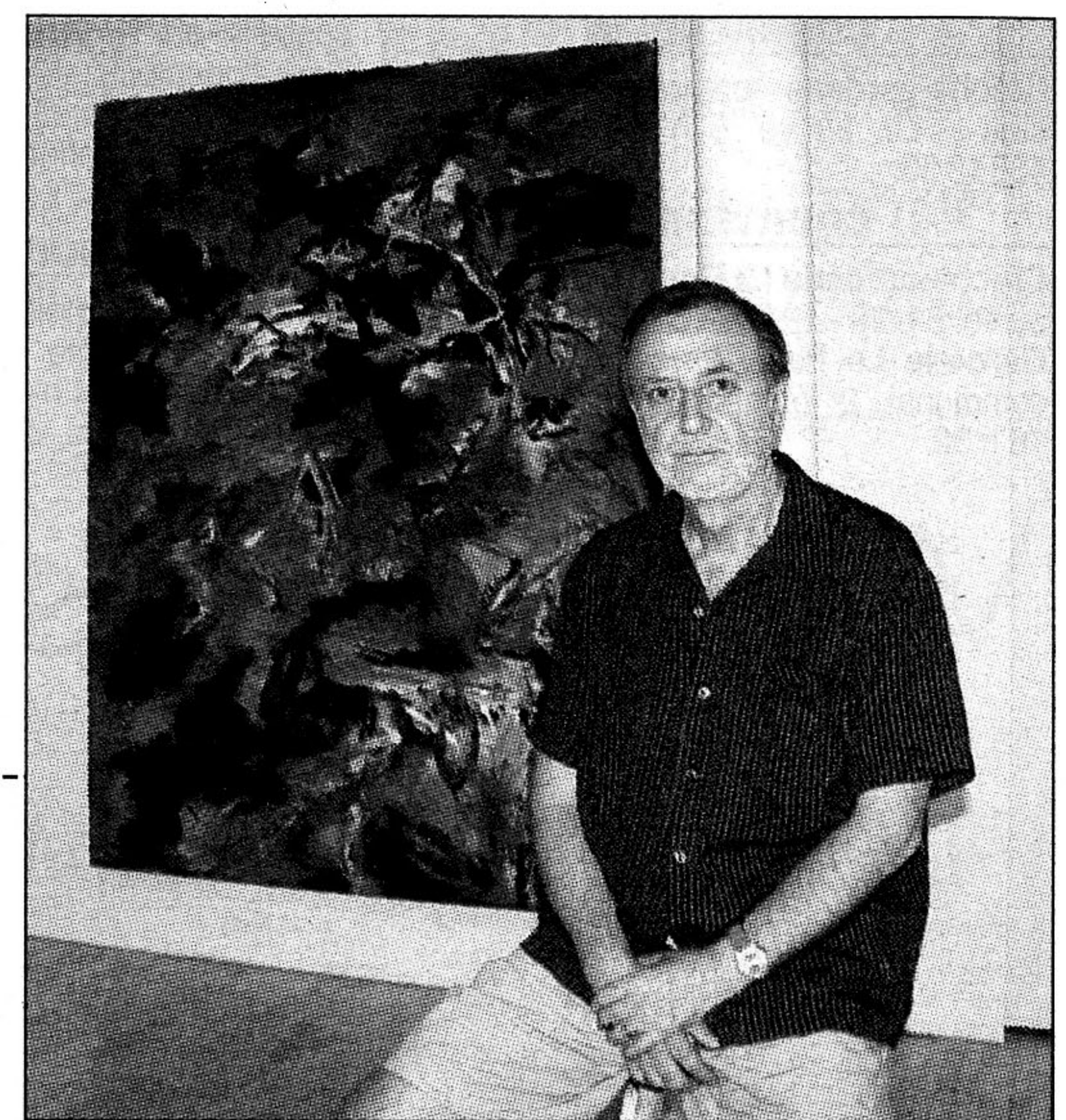
«Le choix d'une vie d'artiste implique des sacrifices énormes. Vivre à New York est un sacrifice, humainement parlant. Les Américains n'ont pas de valeurs, ne connaissent que le business. OK, y'a aussi du positif, le côté multiculturel de la ville par exemple.»

Alors pourquoi ne pas retourner en France? «J'envisage chaque jour de quitter la ville. Mais faudrait déménager tout mon atelier. La vie en France serait peut-être plus facile, mais on ne m'achèterait rien. Je

vends en France aujourd'hui parce que je suis à New York!

»Franchement, si un copain peintre me demandait si c'est une bonne idée de s'installer maintenant à New York, je lui dirais non, c'est de la folie. Une ville peut attirer les artistes si elle offre des espaces de création. Ici, tout a été récupéré par les entreprises de l'internet qui louent 5000 dollars par mois un loft dans Tribeca (n.d.l.r.: quartier non loin de Soho). Et entrer dans une galerie, on n'a pas idée comme c'est difficile. Montrer son boulot, c'est une nécessité pour vendre, mais c'est pratiquement impossible d'exposer ici.»

Jean-Pierre Sergent rêve de ses chevaux presque toutes les nuits. Il dit avoir trouvé sa spiritualité durant sa période campagnarde. Il y puise la force d'affronter son présent citadin. «L'artiste recherche la liberté, quel que soit son prix», dit-il. Il me regarde: «Hé! je ne voudrais pas apparaître trop négatif, je fais ce que j'aime. Peindre est un acte positif, c'est l'énergie, la vie.»



Jean-Marie Haesslé, sur fond d'une de ses toiles: «Et dire qu'à l'époque mes amis me déconseillaient d'acheter un appartement à Soho.»

Sergent, entre cheval et chevalet

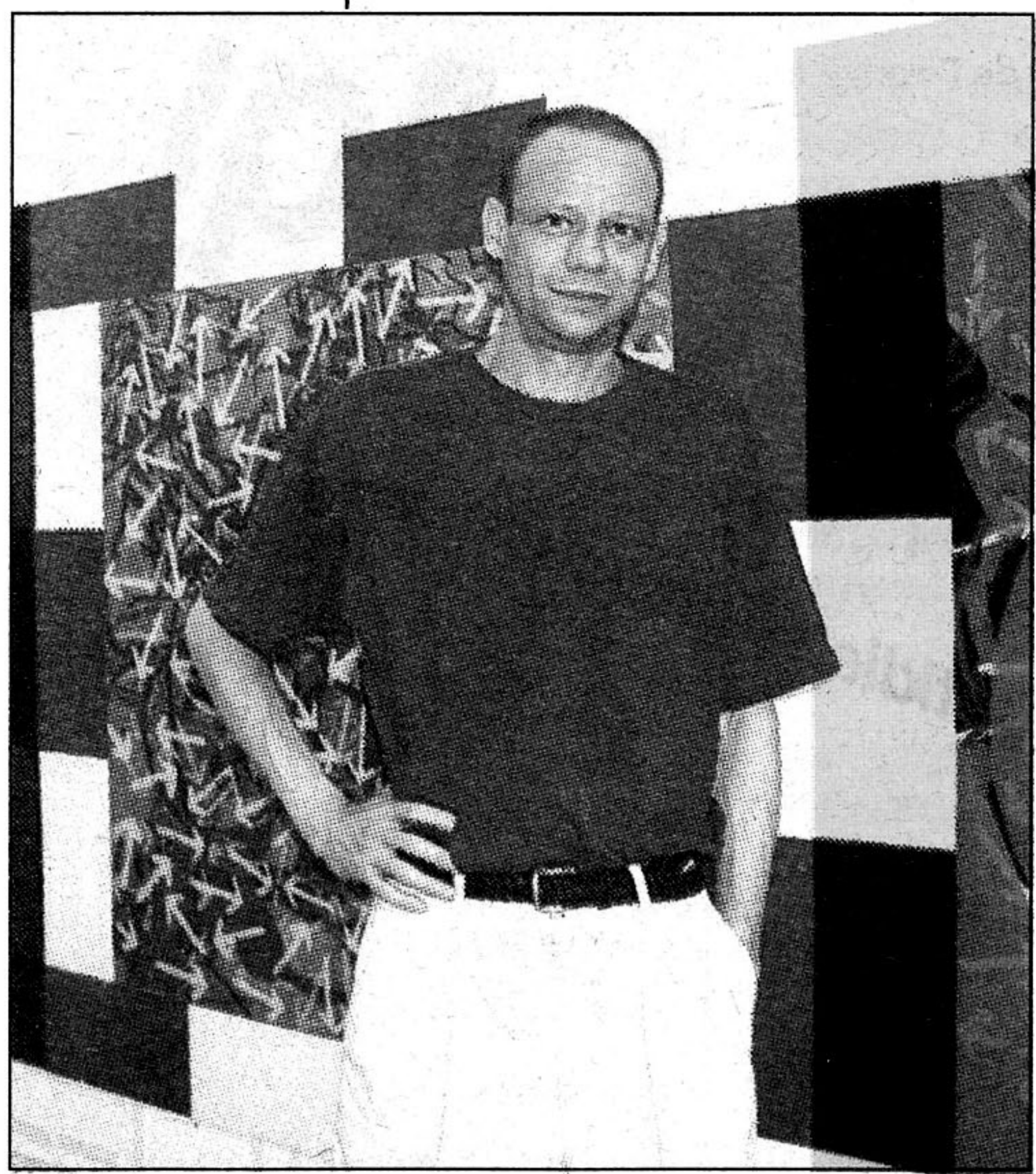
- Age: 42 ans.
- Vit à: Long Island City (Queens).
- Trajectoire: Jean-Pierre Sergent naît à Morteau, dix-huit mois de beaux-arts à Be-

sançon, élève des chevaux de selle à Charquemont (près de Goumois) durant dix ans et peint en parallèle. Sur recommandation d'une galerie de Toronto, il s'installe au Canada en 1991 puis déménage à New York deux ans plus tard. Il travaille avec deux galeries de Manhattan et est sur le point d'entrer dans une autre, à Paris.

• Style: Sergent considère la couleur en tant qu'énergie. Son dernier travail, inspiré par la représentation d'un dieu maya, est réalisé à travers une superposition d'images imprimées au dos de panneaux de plexiglas. Cette série d'œuvres, disposées côte à côte, a été créée à la manière de variations musicales.

• Hobby: «Impossible de décrocher de mon travail...»

• La bohème: «Ce qui me dérange dans la bohème, c'est le manque de structure, en totale contradiction avec ma peinture.» (rc)



Jean-Pierre Sergent, la couleur en tant qu'énergie.

Haesslé, de la mine au crayon

- Age: 61 ans.
- Vit à: Soho (Manhattan)
- Trajectoire: Jean-Marie Haesslé est natif de Buhl, dans la vallée de Guebwiller, en Alsace. Mécanicien de métier dans une mine de potasse, il décide de se lancer dans la peinture sur un lit d'hôpital après avoir découvert Van Gogh dans un bouquin. Visite son premier musée à 21 ans. Il vit exclusivement de sa peinture depuis une quinzaine d'années. Expose régulièrement à New York et en France.

• Style: Influencé à ses débuts par les expressionnistes, il change radicalement de style voilà une douzaine d'années avec son «alphabet anthropomorphe», dessinant des

lettres avec des corps humains, le plus souvent sur fond noir. Soulignant toujours l'expressivité de la ligne, il a ensuite fragmenté les corps et réintroduit de la couleur dans ses toiles.

• Hobby: Les estampes japonaises: collection, achat et vente à travers l'internet notamment.

• La bohème: «Etre artiste bohème à plus de 50 ans, c'est pas drôle. Bouffer des patates dans de l'eau, c'est plus du tout romantique.» (rc)